Romanica Silesiana 2025, No 2 (28), p. 1/13
ISSN 2353-9887
https://doi.org/10.31261/RS.2025.28.03

Jihène Béji
Université de Toulouse II Jean Jaurès, France
https://orcid.org/0009-0004-2735-5423

La liberté impossible : être et naître comme entraves dans la pensée de Cioran

The Impossibility of Freedom:
Being and Being Born as Forms of Entrapment in Cioran's Thought

Abstract

This article examines the impossible nature of freedom in the philosophy of Emil Cioran, as most forcefully expressed in *De l'inconvénient d'être né*. Far from celebrating existence as a space of autonomy, Cioran constructs an ontological critique in which being itself constitutes a fall, and birth is a fault rather than a beginning. Lucidity, often hailed as a tool of emancipation, becomes for Cioran a destructive force—a corrosive awareness that annihilates the possibility of action and condemns consciousness to sterile suffering. From the refusal of being to the failure of consciousness, the article explores how Cioran denies the very conditions that traditional philosophy associates with freedom. Yet paradoxically, the fragmentary form of his writing opens a space for resistance. By embracing contradiction, refusing systematic thought, and fragmenting language, Cioran turns writing into an act of negative freedom. The fragment becomes both symptom and expression of a freedom stripped of illusions—a freedom experienced not through action, but through withdrawal, silence, and irony.

Keywords: Cioran, freedom, birth, lucidity, fragment, anti-philosophy, ontology, negativity

La pensée d'Emil Cioran constitue l'un des sommets les plus acérés d'un désespoir lucide, d'une quête philosophique où le refus du monde, de l'être et de la consolation métaphysique s'exprime dans une écriture à la fois éclatée et intransigeante. Loin de chercher à affirmer une vérité positive ou à édifier un système de pensée cohérent, Cioran se tient au bord du gouffre, scrutant avec une ironie douloureuse la condition humaine dans ce qu'elle a de plus inacceptable : l'être même. De l'acte inaugural qu'est la naissance jusqu'au dernier soupir de la conscience lucide, tout

dans son œuvre converge vers une même certitude : la liberté véritable, si elle existe, ne peut surgir qu'en dehors de l'existence, en dehors de l'être, dans un au-delà paradoxalement situé avant la vie ou après elle.

Dans *De l'inconvénient d'être né*, cette idée prend la forme d'une dénonciation rigoureuse de la condition humaine, envisagée comme un scandale ontologique. L'être n'est pas un don, mais une offense ; la conscience, loin d'éclairer, consume ; la parole même, en se cherchant, s'égare. Comment penser la liberté dans une telle configuration ? Cette contribution se propose d'explorer la manière dont Cioran déconstruit la notion de liberté en en révélant l'impossible avènement au sein de l'existence. En premier lieu, il s'agira de mettre au jour la logique tragique d'une naissance conçue comme faute originelle. Nous verrons ensuite comment la conscience, loin d'émanciper, alourdit l'être d'une lucidité stérile. Enfin, nous analyserons la fragmentation comme un mode d'écriture libérateur, à la fois esthétique, ontologique et épistémique, permettant à Cioran de dire l'indicible sans jamais s'y enfermer.

Naître : une faute ontologique, une liberté impossible

Dans l'œuvre de Cioran, la naissance ne relève nullement d'une donnée neutre ou contingente : elle constitue un événement inaugural tragique, une irruption dans l'être vécue comme dépossession radicale. Être né, c'est être immédiatement jeté dans la nécessité, enchaîné à une condition qui nie, d'emblée, toute velléité d'émancipation. La liberté aurait-elle une place dans cet univers perçu et conçu comme insensé ?

L'existence se révèle, dans l'œuvre de Cioran, comme un processus de déchéance, une chute ontologique où la pure virtualité du non-être, seule forme concevable de liberté, cède la place à l'enfermement de l'être.

> Je me suis demandé cette nuit s'il est possible qu'il y ait un seul être qui n'ait jamais été effleuré par l'idée qu'il eût mieux valu ne pas naître. Je ne pense pas, c'est-à-dire que je ne puis croire qu'on puisse exister sans avoir jamais connu un moment métaphysique. Ensuite la nostalgie du monde d'avant notre naissance existe en chacun de nous sous la forme d'un regret viscéral, inavoué. Il n'y avait aucune nécessité que l'être fût. C'est ce que chacun ressent obscurément et ne se le dit à lui-même qu'à de rares occasions. Toutes les fois qu'il se le dit, il connaît un moment métaphysique. (Cioran, 1997, p. 1050)

Ce « moment métaphysique », dans lequel se révèle la perception aiguë de l'inanité de l'existence, ouvre une faille dans l'édifice de la rationalité discursive. La vie, dès son surgissement, est entachée d'une forme de soupçon tragique, que Cioran (1997) formule avec la rigueur d'un scepticisme radical : « Il n'y avait aucune nécessité que l'être fût » (p. 1050). Cette proposition, chargée d'une négation essentielle, ruine toute prétention à une téléologie de l'être. À la faveur d'une syntaxe négative (« il eût mieux valu ne pas naître », « aucune nécessité » (Cioran, 1997, p. 1050), Cioran déconstruit la valeur du surgissement existentiel. Ce n'est plus le néant qu'il faut redouter, mais bien l'émergence injustifiée de la conscience.

La naissance, dès lors, est comprise non comme l'accès à l'existence, mais comme la perte d'un état antérieur, celui d'une non-manifestation saturée de paix.

> N'être jamais né : imaginer la vie d'avant la naissance comme un sommeil sans commencement, remontant en tout cas à quelque origine inimaginablement lointaine, un sommeil « infini » dont on est fâché que l'on ait été arraché. La nostalgie de cette infinité d'avant n'est que le regret de voir interrompu un état où l'on pressentait la conscience sans la désirer…, où la non-manifestation était une volupté, troublée malheureusement par l'immanence de l'être. (Cioran, 1997, p. 898)

Ce que l'on pourrait appeler l'« avant-être » devient ainsi le véritable lieu d'appartenance, un paradis muet dont la nostalgie hanterait silencieusement l'existence. À l'exil de l'être dans le monde, exil dont l'homme ne se console jamais, Cioran oppose la jouissance silencieuse de la non-existence. Le lexique valorisant (« volupté », « liberté », « espace »), accolé à l'état de non-être, consacre cette inversion des valeurs ontologiques. « N'être pas né, rien que d'y songer, quel bonheur, quelle liberté, quel espace ! » (Cioran, 1997, p. 749). Ici, le rythme exclamatif confère au non-être la dimension d'un idéal perdu, d'un absolu ontologique dont toute présence est la chute. L'être n'est plus fondement, mais offense ; la naissance, non commencement, mais trahison d'un paradis antérieur, informe et pourtant total.

À rebours d'une philosophie qui verrait dans la naissance l'ouverture d'un possible ou d'un Sartre (1946/1996) qui affirme : « L'homme est condamné à être libre » (p. 39), Cioran (1949) y décèle une assignation sans appel. La naissance n'est pas une genèse : elle est un sceau. Il ne s'agit pas d'un simple fait biologique, mais d'un arrêt ontologique. Être, pour lui, c'est être condamné : « Quel péché as-tu commis pour naître, quel crime pour exister ? » (p. 46). L'aliénation n'est pas sociale ou historique : elle est ontologique, inscrite dans la structure même de l'être. Dans cette perspective, toute ambition d'autonomie apparaît dérisoire. L'existence humaine n'est pas l'espace d'un déploiement progressif vers la liberté, mais celui d'une

errance conditionnée par la douleur d'être. L'être se révèle alors comme un enfermement sans recours, où chaque jour reconduit la chute inaugurale. Loin de toute théodicée ou téléologie salvatrice, Cioran dresse le tableau d'une réalité dont la simple occurrence est tragédie, et où la liberté est chimère.

La naissance est, dans cette optique, l'archétype de la faute. Non pas faute morale, mais faute ontologique. Ce n'est pas l'homme qui pèche en agissant, c'est la vie elle-même qui constitue le péché. La seule innocence véritable, c'est celle de la non-existence. L'ontologie de Cioran est une thanatologie : exister, c'est mourir lentement. À ce titre, il n'y a pas d'événement plus funeste que la venue au monde. Cela le pousse à formuler cette phrase dans *De l'inconvénient d'être né* : « J'aimerais être libre, éperdument libre. Libre comme un mort-né » (Cioran, 1995, p. 737). Cette affirmation condense avec une intensité saisissante l'aspiration paradoxale à une liberté radicale, intransigeante, que seule la non-vie semble pouvoir garantir. Le vœu formulé, « J'aimerais être libre, éperdument libre », déploie un désir sans mesure : l'adverbe « éperdument » introduit une dimension de vertige, de démesure passionnelle, voire de désespoir. Cette liberté n'a rien de positif ou d'émancipateur au sens classique du terme. Elle ne vise ni l'autonomie morale ni la conquête d'un espace de réalisation de soi. Il s'agit d'une liberté ontologique, au-delà de toute appartenance, au-delà même de l'être.

C'est alors que surgit l'image du mort-né, oxymore saisissant, qui vient ruiner toute lecture naïve de la liberté. Associer la liberté à la condition du mort-né, c'est faire de la non-existence la seule forme concevable de libération. Le mort-né n'a pas souffert, il n'a pas parlé, il n'a pas été, et c'est précisément cette absence d'être qui constitue, aux yeux de Cioran, l'état suprême de délivrance. Le mort-né n'est pas simplement une victime du destin : il est le symbole tragique d'un salut originel, d'une pureté que l'existence profane à jamais.

L'oxymore n'est donc pas ici un simple effet rhétorique, mais un vecteur d'ironie métaphysique : il suggère que toute vie est déjà compromission, toute naissance une chute, toute présence une forme d'asservissement. En cela, cette phrase prolonge la logique cioranienne de la négation : être né, c'est être perdu ; ne pas être né, c'est avoir été miraculeusement soustrait à l'imposture de l'être. La liberté n'est donc pas à conquérir, mais à retrouver dans le refus de naître, dans l'imaginaire d'une existence avortée avant même d'advenir. Le mort-né devient alors la figure emblématique de ce que Cioran présente comme une plénitude nulle d'un moi antérieur au moi : un état d'avant l'irruption du mal de vivre, d'avant l'histoire, d'avant le monde. Ainsi, à la tragédie de la lucidité, Cioran oppose la quiétude du néant, cette forme absolue de liberté que seul le non-être peut offrir. En cela, il s'inscrit dans une longue tradition de contestation ontologique, où le refus d'être s'accompagne paradoxalement d'une parole d'une intensité inébranlable. Nous pouvons

notamment penser à la plainte de Job, qui va jusqu'à souhaiter n'être jamais né, et qui résonne avec l'éloge cioranien du « mort-né » comme figure-limite d'une ontologie délivrée d'elle-même. Le cri de Job — « Périsse le jour où je suis né, Et la nuit qui dit : Un enfant mâle est conçu ! » (*La Sainte Bible*, 1979, Job 3:3) — n'est pas simple lamentation : il exprime une nostalgie du non-être, un appel vers une antériorité absolue où rien n'advient encore au fardeau d'exister. Cioran retrouve ce mouvement dans son idée d'une liberté impossible, indissociable d'un désir de retour vers une préexistence négative. À travers le fragment, il rejoue la discontinuité même du discours jobien : phrases courtes, fulgurances, interruptions deviennent les équivalents stylistiques d'une existence qui refuse l'unité, comme si seule une parole éclatée pouvait rendre justice à ce souhait impossible d'une naissance défaite.

Cette radicalité fonde une pensée du refus absolu, une « ontologie négative » où le fondement de l'être est l'impossibilité. Cioran renonce aux catégories traditionnelles de la philosophie pour s'abandonner à une méditation où toute affirmation est entachée de soupçon. Naître n'est pas un commencement, mais une soustraction originelle. Le devenir n'est que la déclinaison interminable de cette perte initiale. Le monde se perpétue, non par vitalité, mais par entêtement aveugle.

Dès lors, la liberté, si elle existe, ne peut qu'être située en dehors de l'être. Elle se révèle incompatible avec l'essence dérisoire du fait imposé d'exister, et avec la lucidité de celui qui a cerné cette essence. Ainsi, questionnant le sens de liberté, Cioran (1949) marque dans *De l'inconvénient d'être né* : « La clairvoyance est le seul vice qui rende libre — libre dans un désert » (p. 7). Ce fragment condense toute la tension entre lucidité et désenchantement qui traverse l'œuvre cioranienne. La phrase s'ouvre sur une provocation apparente : ériger la clairvoyance, qualité habituellement tenue pour vertu, au rang de « vice ». Ce renversement axiologique révèle déjà une ironie structurelle, où la lucidité du regard n'offre nul salut, mais bien une malédiction éclairée. L'oxymore final — « libre dans un désert » — parachève cette subversion. En apparence, l'association entre liberté et désert semble paradoxale : la liberté suppose un champ d'action, un espace habitable pour l'être, tandis que le désert, figure du vide, de l'aridité et de l'isolement, évoque l'exact contraire : l'inhabitable, le stérile, le non-relationnel. Ainsi, l'éclat de la lucidité, loin d'ouvrir sur un monde élargi, condamne le sujet à une liberté négative, sans objet, sans direction, sans communauté. Être « libre dans un désert », c'est n'être plus entravé que par le néant lui-même.

Par cette construction, Cioran met en œuvre une ironie existentielle, non pas pour en atténuer la gravité, mais pour souligner l'impasse : la clairvoyance libère, certes, mais en désagrégeant toutes les illusions nécessaires à l'habitation du monde. Loin de toute exaltation stoïcienne de la liberté intérieure, il s'agit ici d'un affranchissement tragique, équivalent à une mise à nu. Face à ce dévoilement radical du

non-sens, l'ironie ne dissipe pas le drame, mais instaure une distance dérisoire, fragile rempart contre la tentation du désespoir absolu.

La liberté est en amont, dans l'inaccompli, ou en aval, dans le néant. C'est une absence, une nostalgie liée au non-être, une forme suprême de négativité. Ne serait-ce pas d'ailleurs la raison pour laquelle Cioran (1949) a refusé de donner la vie à un être : « Avoir commis tous les crimes, hormis celui d'être père » (p. 3). L'ironie mordante de cette déclaration repose sur l'inversion des hiérarchies morales traditionnelles : les crimes que la société condamne sont ici présentés comme insignifiant comparés à ce que la société célèbre — la paternité. Devenir père, c'est selon Cioran imposer la vie à un être qui ne l'a pas choisie, perpétuer l'absurde, condamner un autre à l'épreuve de l'existence. En cela, engendrer, c'est aliéner la liberté d'autrui avant même qu'elle ne puisse s'exercer.

Cette posture révèle une forme radicale de responsabilité négative, dans la lignée d'un existentialisme noir : l'homme libre est celui qui refuse de se faire relais de l'être, qui choisit de rompre la chaîne ontologique, non par désengagement, mais par lucidité. Ne pas être père devient alors un acte de souveraineté ultime, un refus d'infliger à autrui ce que l'on reconnaît comme insupportable.

Dans cette perspective, l'éthique cioranienne se dessine comme une ascèse de la négation. Se taire, s'abstenir, refuser de donner la vie, autant de gestes par lesquels il entend résister à l'enchaînement des naissances, au délire reproductif du vivant. Refuser l'origine, c'est paradoxalement affirmer une forme suprême de lucidité, une conscience tragique mais lucide du désastre ontologique.

Ainsi, dans l'économie du désespoir que déploie Cioran, la naissance est la première et ultime catastrophe. Tout le reste — l'histoire, la culture, la conscience, la parole — n'est qu'une ruse pour dissimuler cette évidence première : être, c'est déjà trop. L'humanité est née de trop. Et la liberté, dans cet univers, ne peut survivre que comme rêve négatif — ou comme soupir du néant.

Conscience et aliénation : une liberté ressentie, jamais réalisée

Si la naissance inaugure une aliénation ontologique irrévocable, la conscience, chez Cioran, en constitue le prolongement le plus cruel. Loin d'émanciper, elle asservit davantage. Elle n'est pas le lieu de la souveraineté, mais celui d'une lucidité stérile, d'un savoir sans pouvoir, d'une lumière qui aveugle au lieu d'éclairer. Ainsi se dessine une autre antinomie majeure de la pensée cioranienne : la conscience fait pressentir une liberté tout en révélant son inanité.

Dans cette configuration, la conscience n'est pas une force libératrice, mais une machine introspective qui creuse l'abîme entre l'être et le désir. Elle produit un excès de lucidité qui, loin de délivrer, enferme. Cioran rejoint ici l'intuition antique des stoïciens, mais seulement pour en inverser le geste : là où le sage trouvait la paix dans la connaissance des limites, lui y découvre le vertige de l'enfermement.

> La vie parfaite est en conséquence une vie sans conscience, c'est-à-dire sans distinction de l'objet. En revanche, plus la conscience prend de place dans l'existence de l'individu, plus celui-ci découvre le vide du monde et le sien propre. La faculté par laquelle l'objet nous est révélé est, paradoxalement, celle par laquelle il nous échappe, se perd. La connaissance détermine ainsi un phénomène d'altération, dont l'aboutissement est l'annihilation de l'être et la confrontation de l'esprit à la vacuité universelle. (Piednoir, 2006, p. 215)

Piednoir prolonge et radicalise la réflexion de Cioran sur les effets corrosifs de la conscience. Tous deux renversent les valeurs traditionnelles accordées à la conscience, souvent célébrée comme le propre de l'homme, comme le fondement de la liberté et du savoir. Dans cette analyse, au contraire, la conscience est décrite comme un facteur de scission, d'aliénation, d'érosion de l'unité originelle entre le sujet et le monde. Loin de constituer une forme supérieure d'existence, la conscience marque une chute. Elle introduit la division — la distinction de l'objet — et par là même, la perte. En révélant le monde, elle ne fait que signaler sa distance et sa vanité. Le paradoxe est frappant : « la faculté par laquelle l'objet nous est révélé est, paradoxalement, celle par laquelle il nous échappe » (Piednoir, 2006, p. 215). En d'autres termes, connaître revient à perdre, comprendre revient à dissoudre. La lumière de la lucidité est ici inséparable d'un processus d'altération, voire de corrosion : plus on pénètre l'être, plus celui-ci se désagrège sous le regard.

Cette lucidité produit une forme de liberté tragique. Car la conscience, si elle détache l'individu du monde, si elle en révèle le vide — « le vide du monde et le sien propre » —, libère également de toute illusion, de toute adhésion naïve à l'être. Ce n'est pas une liberté qui ouvre des possibles, mais une liberté qui détache, qui arrache. Ce détachement culmine dans « l'annihilation de l'être », point ultime d'une connaissance qui ne révèle rien d'autre que le néant sous-jacent à toute chose.

> Pour Cioran, cet état est une sorte de désillusion totale, une pleine conscience de la « misère humaine ». C'est donc un état qui tient à la fois du doute et de la négation puisqu'elle représente pour Cioran la conscience d'une vacuité (donc un profond sentiment de négation) et une remise en cause de tout pour arriver à une désillusion totale. (Chatelet, 2012, p. 7)

Ainsi comprise, la conscience n'est pas émancipation, mais le lieu d'une liberté vide, confrontée à une vacuité universelle, où l'esprit, livré à lui-même, n'a plus d'objet auquel s'accrocher — pas même soi. Cioran, en philosophe du désastre ontologique, présente la lucidité comme un arrachement radical, une forme d'autonomie fondée non sur l'action ou la volonté, mais sur le refus, la perte et la conscience de l'inconsistance de tout. Dans les *Cahiers*, l'utilisation du mot « lucidité », qui se confond très souvent d'ailleurs avec l'idée de la conscience, s'avère lié à l'idée de la souffrance. Il la présente ainsi comme un élément négatif, source d'anéantissement et de malheur : « L'hypertrophie ou plutôt le *vice* de la lucidité détruit tous nos actes futurs » (Cioran, 1997, p. 622) et « Je ne suis heureux que dans le voisinage du degré zéro de lucidité » (Cioran, 1997, p. 115). La lucidité, chez Cioran, est donc l'exact contraire de la liberté. Elle n'éclaire pas le chemin, elle le condamne. Elle n'affranchit pas, elle enferme. Elle n'émancipe pas l'individu de ses illusions : elle le prive de toute respiration existentielle. Lucide, l'homme devient le spectateur de sa propre impuissance. Il ne vit plus, il se regarde vivre — et mourir, à petit feu.

En cela, les fragments cioraniens s'inscrivent souvent dans une anthropologie du désespoir lucide, où toute clarté est une malédiction. Le remède ? Il n'en existe aucun. Cioran ne prescrit rien, ne promet rien. Il se contente de nommer l'abîme, et de murmurer, entre deux aphorismes, que le seul bonheur concevable est celui qu'offre, fugitivement, une conscience endormie.

C'est que la conscience cioranienne est tragiquement réflexive. Elle revient toujours sur elle-même, s'observe pensant, s'analyse souffrante. Elle démultiplie les contradictions au lieu de les résoudre. Ce surmoi exacerbé devient une instance de persécution : il ne juge pas les actes, il juge l'être. Ainsi, toute forme d'action apparaît falsifiée, toute intention soupçonnée, tout engagement disqualifié. Penser revient à s'user dans l'exercice de sa propre impossibilité.

En cela, Cioran (1997) radicalise la tradition du scepticisme en la teintant de mélancolie. Ce n'est plus simplement le doute méthodique de l'épistémologie classique, mais une défiance généralisée envers tout contenu, toute croyance, toute consistance. La conscience devient l'outil de sa propre négation.

> La nuit dernière, je me suis définitivement réveillé après deux heures de sommeil. Rarement j'ai connu une telle intensité dans la prise de conscience de la conscience (!), je veux dire dans le fait d'avoir conscience qu'on est conscient. L'écharde dans la chair, non, le poignard dans la chair — telle m'apparaît la conscience. (p. 134)

Cette conscience tragique est le symptôme d'une impossibilité d'être. Elle ne donne pas accès au monde, mais à sa vanité. Elle ne permet pas d'agir, mais de com-

prendre pourquoi l'action est illusoire. Dès lors, l'idée même de liberté, liée à une faculté de choix ou de transformation, se révèle caduque. Le sujet cioranien est figé dans la clairvoyance impuissante. Il sait qu'il est déterminé, et c'est précisément ce savoir qui l'empêche d'agir.

La liberté devient alors une illusion née d'un malentendu entre sensation et vérité. On croit pouvoir se libérer parce que l'on sent une distance possible entre soi et ses déterminations. Mais cette distance est un leurre : la pensée la comble aussitôt en rappelant la profondeur de l'ancrage ontologique. Ainsi, la liberté n'est pas un état, mais une tension douloureuse. Elle est un mirage qui attire sans relâche et qui, à chaque pas, s'éloigne encore. Il en résulte une anthropologie désespérée, où la conscience n'a d'autre fonction que de faire sentir l'impossible. L'homme n'est pas un être agissant, mais un témoin lucide de son propre échec. Cioran (1997) dresse le portrait d'une humanité enfermée dans la chambre close de la conscience, sans échappatoire, condamnée à se contempler dans le miroir de ses propres limites. La vérité n'est plus une promesse : elle est une blessure qui empêche de vivre.

> Toute activité *consciente* gêne la vie. Spontanéité et lucidité sont incompatibles. Tout acte essentiellement vital, dès que l'attention s'y applique, s'accomplit avec peine et laisse après soi une sensation d'insatisfaction. L'esprit joue par rapport aux phénomènes de la vie le rôle d'un trouble-fête. (p. 127)

Dès lors, la seule liberté envisageable est celle du détachement, non pas un choix, mais une défection, un désengagement progressif. Le sage cioranien ne conquiert rien : il abdique. Sa grandeur réside dans le renoncement, sa force dans l'effacement. Mais ce renoncement n'a rien d'un apaisement. Il est lucide, violent, douloureux. C'est le prix à payer pour ne pas sombrer dans le mensonge d'une liberté introuvable.

La conscience, chez Cioran, est donc le théâtre d'un paradoxe ultime : elle est ce qui permet d'imaginer la liberté, et ce qui empêche de la vivre. En cela, elle incarne la tragédie moderne dans son acuité la plus nue — une conscience sans transcendance, sans consolation, sans issue.

La fragmentation comme geste libérateur : une pensée sans assise

Si l'existence est aliénation et la conscience supplice, alors toute parole qui prétendrait dire l'essence de l'homme, toute construction discursive visant à ordonner

le réel ou à circonscrire la vérité, apparaît comme suspecte, voire mensongère. Cioran, fidèle à cette posture négative, adopte une écriture fragmentaire qui se veut, à la fois, symptôme et antidote de l'impossibilité d'être. Le refus de la continuité, de l'unité et de la totalité se traduit chez lui par un style éclaté, saccadé, discontinu — non seulement par goût esthétique, mais aussi, et surtout peut-être, par exigence ontologique. Le fragment devient ainsi l'expression d'un affranchissement intérieur : il épouse la déchirure originelle de l'être, il en est la forme fidèle.

Dans l'univers intellectuel de Cioran, la fragmentation n'est pas un choix de style arbitraire ou une posture formelle : elle est l'épiphanie d'un refus fondamental. Refus de conclure, refus de construire, refus de feindre la cohérence. Ce refus s'incarne dans un rejet de l'œuvre comme totalité close, comme entité achevée, susceptible d'explication, d'interprétation ou de systématisation. Contre les illusions de la complétude héritées de la tradition aristotélicienne, Cioran érige une esthétique de la discontinuité, une poétique du morcellement qui défie la logique, les normes rhétoriques et les structures de la pensée philosophique classique.

La fragmentation apparaît, dans la pratique scripturale cioranienne, comme une libération esthétique, stylistique et intellectuelle. Elle libère l'écriture de ses obligations de continuité, de progression, d'achèvement — autant de contraintes qui, aux yeux de Cioran, ne sont que des dissimulations du vide. À la place, il instaure un espace scriptural ouvert, désarticulé, mouvant, où règnent le flou, l'ambiguïté, le non-dit et l'indécision. C'est ce qu'affirme Garrigues (1995) quand il écrit : « Le fragment est lié à l'instant : éphémère éternité, totalité non totalitaire, présent non figé, . . . il est une force psychique, un dynamisme aussi dense que le silence ou le blanc » (p. 20). Le fragment n'est pas simplement une forme : il est un mode d'être, une respiration du doute. Il incarne ce que l'on pourrait appeler « l'art de ne pas se faire d'illusions sur soi ».

Le fragment, tel que pratiqué par Cioran, détruit la linéarité du discours et le mythe de l'œuvre. Il sape l'idée d'un édifice textuel à construire et détourne la parole de sa vocation logocentrique. Il se défait des conventions littéraires et philosophiques, déjoue les attentes du lecteur, et permet de « pulvériser l'acquis » (Pettiford, 2010, p. 83). En ce sens, il est un instrument de désœuvrement. L'œuvre en fragments n'est pas incomplète : elle est volontairement décomposée, insoumise, désœuvrée. Cioran (1997) ne se veut pas auteur d'un corpus — il se veut auteur d'un chaos. « Je ne suis pas un écrivain, je ne sais pas ménager les transitions, j'ignore l'art du délayage », dit-il. « Tout ce que j'écris a l'air saccadé, haché, discontinu, gauche » (p. 253). Cette autodéfinition négative traduit une volonté assumée de sabotage de la forme littéraire. La fragmentation devient ainsi une stratégie d'autodéconstruction permanente.

Ce morcellement volontaire produit une nouvelle manière de penser. Il ne s'agit plus d'argumenter ou de démontrer, mais de laisser affleurer les pensées dans leur état brut, au gré des humeurs et des élans. Chaque fragment est l'expression d'une vérité circonstancielle, d'un surgissement subjectif, d'un spasme de l'esprit. Nous parlons de ce que Jarrety (2017) a appelé « des affirmations sans système ». Loin de toute visée universalisante, le fragment assume son ancrage dans la singularité du corps et du moment. L'écriture devient alors la transposition fidèle des mouvements de l'âme et des failles de la chair. « Le penseur privé, anti-philosophe et anti-littérateur, abhorre toute idée indifférente. Il pense par accident, au gré des variations de tout son être, de ses tristesses, de ses indispositions ou de ses organes » (Buldoc, 1999, p. 23).

Cioran revendique en effet une pensée organique, pulsionnelle, irréductible à toute logique extérieure. Loin de tout système, il professe une pensée de l'inaccompli, du ruminé, du répété. Dans les *Syllogismes de l'amertume*, il salue la figure de « l'artiste irréalisé », ce vaincu qui ne sait pas fructifier ses échecs, mais les laisse errer dans ses textes, dans le désordre vibrant de ses doutes. Il fait ainsi l'éloge d'une œuvre du désœuvrement, d'une poétique de l'échec, dans laquelle le style fragmentaire apparaît comme la forme ultime de sincérité. Refusant toute architecture, Cioran choisit la ruine comme habitat de sa pensée.

La fragmentation permet également la cohabitation de contradictions, sans que l'une doive annuler l'autre. En cela, elle est l'alliée d'un scepticisme profond, radical, que Cioran (1995) érige comme condition de la pensée authentique. Il ne s'agit pas de trancher, mais de maintenir le suspens, d'assumer la coexistence du pour et du contre. « En elle-même toute idée est neutre », écrit-il, avant de confesser plus loin : « Antiphilosophe, j'abhorre toute idée indifférente » (p. 666). Le fragment offre à cette contradiction un espace de légitimité, où les opposés peuvent se dire sans se nier. Le texte devient le théâtre d'un combat intérieur, d'une tension sans résolution qui donne libre cours aux oppositions.

Ce choix formel est indissociable d'une posture intellectuelle. Le refus de conclure est aussi un refus d'imposer. Le fragment, en tant que forme ouverte, rend possible une écriture qui ne prétend pas dire la vérité, mais seulement s'en approcher en tremblant. À rebours de toute entreprise de clarification, Cioran célèbre l'obscurité, l'ombre portée des choses, la densité du silence. L'usage récurrent des points de suspension en est l'indice stylistique majeur : il interrompt, suspend pour ainsi déconstruire l'élan de l'affirmation. Le fragment se clôt sur un manque, une béance, un souffle interrompu — manière de dire que l'essentiel échappe toujours.

En cela, cette forme stylistique devient aussi un lieu de résistance : résistance au discours, au sens, à la clarté, à l'ordre. Il dit non au monde tout en l'évoquant dans ses éclats. Il est le cri d'un sceptique effréné, mais hanté par le besoin de dire. Entre la nécessité de parler et l'impossibilité de formuler, le fragment s'impose comme

un compromis tragique, un moyen de dire l'indicible sans le trahir. « Un homme à fragments » (Cioran, 1997, p. 100), se définit-il. C'est dans cette brisure assumée que s'accomplit, paradoxalement, la seule forme de cohérence qui lui soit fidèle : celle d'une subjectivité lucide, écartelée, irréconciliable.

La fragmentation est donc, chez Cioran, à la fois symptôme et solution. Elle est le symptôme d'un être incapable d'unité, et la solution esthétique à cette impossibilité d'être. Elle est refus du système, mais aussi fondement d'une poétique nouvelle, celle du soupir, de l'inachevé, du ressassement. Elle n'éclaire pas le réel : elle le lacère. Elle n'offre pas la paix : elle offre la vérité nue, sous forme de cris, d'interruptions, de retours obsédants. En elle se nouent l'échec et le génie, le silence et la profération, la lucidité et l'épuisement.

Le fragment n'est pas une faiblesse : il est un choix radical. Il est la forme privilégiée d'une liberté qui se refuse à toute autorité, même à celle du style. Il incarne la seule manière honnête de penser dans un monde où toute cohérence est suspecte. Par là, Cioran accomplit, dans l'éclatement, une œuvre singulière et inimitable — une œuvre qui, pour se survivre, n'a d'autre choix que de se nier elle-même.

Conclusion

La pensée de Cioran, dans sa radicalité tragique, se dresse contre toute tentative de salut ou de pacification conceptuelle. À travers une triple négation — de la naissance, de la conscience et du discours lui-même —, il oppose à l'idée de liberté comme émancipation une vision désenchantée où celle-ci ne peut advenir qu'en creux, comme refus, comme fuite ou comme effacement. La liberté ne saurait être conquise ; elle se rêve, elle se regrette, elle se formule dans l'impossible. Chez Cioran, elle n'est pas un droit, ni une conquête, ni même une expérience : elle est un mirage douloureux, un idéal négatif, le nom même de l'absence.

Et pourtant, paradoxalement, cette impossibilité même de la liberté devient moteur d'une œuvre unique. Car c'est précisément en refusant tout système, en fragmentant la pensée, en épousant les contradictions de l'existence, que Cioran affirme une souveraineté intérieure inédite. Une souveraineté du retrait, du soupir, de l'aphorisme, là où l'aveu de l'impuissance devient un style, une forme, un acte de lucidité. À l'ère des discours totalisants, son écriture brisée reste un espace de résistance, où la pensée peut encore se dire sans trahir sa propre désespérance. Cioran nous montre qu'en un monde où être, c'est déjà trop, penser librement consiste peut-être à ne pas adhérer, et à écrire, à fragments perdus, le refus même d'exister.

Bibliographie

Bolduc, A. (1999). *Cioran et l'écriture du fragment*. Université McGill.

Chatelet, L. (2012). *La négation comme moteur de l'écriture chez Cioran* [Mémoire de maîtrise, Université Stendhal]. HAL. https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00752005/document#:~:text=Dans%20ce%20rapport%20%C3%A0%20la,soi%20et%20de%20ses%20instincts

Cioran, E. (1949). *De l'inconvénient d'être né*. https://www.rodoni.ch/cioran/www.laphilosophie.fr.pdf

Ciroan, E. (1995). *Œuvres*. Gallimard.

Cioran, E. (1997) *Cahiers : 1957–1972*. Gallimard. https://www.rodoni.ch/A13/cioran-cahiers.pdf

Garrigues, P. (1995). *Poétique du fragment*. Klincksieck.

Jarrety, M. (2017). Cioran, un étrange scepticisme. In J.-Ch. Darmon, Ph. Desan, & G. Paganini (Dir.), *Scepticisme et pensée morale : De Michel de Montaigne à Stanley Cavell* (p. 237–248). Hermann.

La Sainte Bible (2e éd. ; L. Segond, Trad.). (1979). Société Biblique de Genève.

Pettiford, B. (2010). *La littérarité de l'essai selon Cioran : Vers une éthique de l'écriture ou « le style comme aventure »*. Université du Québec.

Piednoir, V. (2006). Emil Cioran : La déchirure d'exister ou les affres de l'insoluble. *Horizons philosophiques*, *16*(2), 119–141. https://www.erudit.org/fr/revues/hphi/2006-v16-n2-hphi3202/801322ar/

Sartre, J.-P. (1996). *L'existentialisme est un humanisme*. Gallimard. (Texte original publié 1946)

Notice bio-bibliographique

Jihène Béji, docteure en langue et littérature françaises et professeure de français au second cycle, a soutenu en 2024 une thèse intitulée *La négation dans* Précis de décomposition, Syllogismes de l'amertume, De l'inconvénient d'être né *et les* Cahiers *d'Emil Cioran : une étude linguistique et stylistique*. Elle est l'autrice de plusieurs articles et communications portant sur la pensée et la pratique stylistique de Cioran. Parmi lesquels on peut citer « Cioran ou de la langue comme crise » dans *Interstudia*, *28* (2020), « Cioran et l'expérience de l'exil » dans *Alkemie*, *24* (2019) et « L'expérience du corps chez Cioran : à la source de la négativité » dans le numéro spécial Cioran de *Musanostra* (2023).

bejijihene@outllok.fr